

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

La fuite circulaire **Imité de Mario Brelich mais un peu avant la lettre**

François Ricard

Volume 21, Number 3 (123), May–June 1979

Douze nouvelles

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60179ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ricard, F. (1979). La fuite circulaire : imité de Mario Brelich mais un peu avant la lettre. *Liberté*, 21(3), 99–107.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1979

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

La fuite circulaire

*imité de Mario Brelich
mais un peu avant la lettre*

FRANÇOIS RICARD

*Or la femme de Loth regarda en arrière
et elle devint une colonne de sel...*

Genèse, 19;26

Loth, quand il aperçut la statue de sel à ses côtés, le regard tourné vers l'incendie dont il ne percevait pour sa part qu'un vent torride sur sa nuque, chargé de soufre, de cris et de crépitements, Loth n'eut pas le temps de s'affliger pour sa compagne. Car au même moment, il regarda les Anges qui marchaient légèrement devant lui. Ni l'un ni l'autre ne s'arrêta ni ne sembla avoir connaissance de l'événement, sauf le second qui, sans ralentir le pas, tourna légèrement la tête vers lui et sembla l'observer du coin de l'oeil. Loth ne sut si c'était par inquiétude que l'Ange le regardait ainsi (de crainte que l'homme ne s'accroche à sa femme et n'abandonne la voie de Dieu), ou bien pour lui reprocher silencieusement la défection de sa compagne. Il en demeura confus. Puis la honte s'empara de lui : il se sentit responsable de sa femme, dont la trahison retombait sur ses épaules. Il soutint cependant le regard de l'Ange, tout en prenant une attitude soumise et en tâchant de faire comprendre qu'il blâmait le geste de sa femme et que sa détermination à lui ne flancherait pas. L'Ange détourna la tête. Loth accéléra sa marche et se trouva bientôt entre ses deux guides, adaptant aux leurs son propre pas et la direction de son regard.

Mais quelle dérision que l'homme. Les Anges marchaient d'un rythme égal et juste : tout en eux s'accordait parfaitement, et le pas de leur corps était celui de leur âme, sans division. Mais Loth, en leur compagnie, devait porter sa discordance. Non qu'il hésitât à marcher. Au contraire, il marchait avec résolution, avec entêtement presque, si bien qu'il faillit un moment les dépasser. Mais son énergie le torturait. Il la sentait impure : l'image de la statue était en elle comme un poison. Sa femme l'avait fait rougir tout à l'heure et il avait failli, à cause d'elle, perdre la face devant les envoyés de Dieu. Aussi, en son for intérieur, sous le chagrin qui lui agaçait un peu le cœur, gardait-il rancune à cette compagne infidèle, plus liée à Sodome qu'à lui-même et qui avait préféré le spectacle de la destruction aux suaves attentions de Dieu. Et sa rancune retenait son esprit d'avancer aussi librement que son corps. C'est pourquoi Loth pressait le pas, espérant dissiper ainsi cette image du passé. Mais son effort accusait son agitation plus qu'il ne l'effaçait. Aussi, quand il se trouva à précéder légèrement ses divins compagnons, Loth eut-il l'impression qu'ils le soupçonnaient à nouveau. Il ralentit donc sa marche et, dès lors, se tint toujours un peu en retrait, pour qu'ils ne voient plus son trouble et soient rassurés de le savoir docilement attaché à leurs pas.

Ils s'enfoncèrent ainsi tous trois dans le désert, l'homme conduit par les Anges (familiers de ces endroits) et maugréant secrètement contre l'abandon de sa femme.



Mais la rancœur de Loth ne fut pas longue à s'apaiser. Les premiers jours dans le désert se passèrent doucement, et même dans cette sorte d'exaltation que connaissent tous ceux à qui Dieu se révèle directement et qu'Il entreprend de conduire Lui-même vers leur métamorphose. Tel se sentait Loth, ivre de confiance et de gratitude (ainsi que naguère son cousin Abraham), sûr que les Anges, au bout de ce voyage, le laisseraient en un royaume de délices où il pourrait recommencer mille fois mieux sa vie. L'éclat de cette image future obscurcissait peu à peu le passé au point de le rendre tout à

fait indifférent à Loth, comme si sa ville, sa maison, sa famille n'eussent jamais existé. Seule importait la destination de la marche, l'oasis promise. Déjà, Loth s'inventait une autre maison, une autre famille, et des troupeaux paissant autour, en signe d'abondance et de sécurité. Il se voyait assis auprès du puits, devisant parfois de la vie antérieure mais sans nostalgie, simplement pour louer Dieu et émouvoir la femme étendue à ses pieds, la tête sur ses genoux, et dont le front clair semblait lui renvoyer le reflet de son propre visage calme et attendri. Loth songea longuement à cette femme, qu'il imaginait, lui déjà vieux mais régénéré, croyait-il, par cette traversée du désert, presque une enfant, vierge, douce, à l'aube de sa vie. Et ainsi cette apparition prit bientôt dans son cœur la place de la statue, que le vent devait maintenant commencer à ronger et à répandre grain par grain aux quatre coins de l'espace. Fermant les yeux, Loth embrassait donc en lui-même sa jeune épouse future, et souriait en marchant.

Il pouvait bien fermer les yeux sans crainte de se perdre ou de trébucher. Car le sol était absolument plat et de la même consistance toujours : un peu moelleux, de sorte que les pieds y enfonçaient légèrement et que le sable emplissait les sandales, mais point trop mou cependant pour que la progression en soit entravée. Quant à la direction à suivre, les Anges y veillaient. Ils allaient du pas assuré de ceux qui connaissent parfaitement leur destination et s'y dirigent sans inquiétude, par le plus court chemin, comme si leur esprit était déjà là-bas, à les attendre tranquillement. Loth se demandait bien parfois, quand il rouvrait les yeux, sur quels indices ils pouvaient se guider. Car il n'y avait, aussi loin que la vue pouvait atteindre, nul repère, aucune forme à l'horizon, aucune trace ni aucune balise sur le sable. Mais à quoi bon s'inquiéter, quand on est entraîné par des Anges, qui ont pour s'orienter la volonté expresse de Dieu. Jamais le hasard, cet aveuglement lié à la seule imperfection de l'homme, ne risque de s'interposer entre eux et leur but. D'ailleurs, Loth était rassuré par l'attitude de ses guides, marchant droit devant eux toujours, regardant de même, et ne laissant paraître dans leurs gestes ou leurs traits nulle

incertitude, nulle hésitation. Certes, ils savaient, instruits par Dieu, l'itinéraire et la fin du voyage. Alors Loth refermait les yeux et s'en allait parfaire dans la paix de lui-même le visage de celle dont chaque pas le rapprochait et qui ressemblait de plus en plus à sa jeunesse retrouvée.



Depuis combien de temps marchaient-ils ainsi ? Loth, attentif à la seule formation en lui de son épouse future, n'avait pas suivi le déroulement des jours. Il ne retenait que le rythme invariable de la lumière et de l'ombre. Lumière impitoyable, répétée à l'infini par d'innombrables miroirs, un soleil non point fixe et central, mais répandu, dissous avec tout son éclat au-dessus de la terre : l'incendie de l'air, songeait parfois Loth quand, les paupières baissées, lui apparaissait clairement le feu sous-jacent qui consumait l'espace. Puis, épuisée par son excès même, la lumière faisait soudain place à la nuit. Claire elle aussi, mais étrangement, d'une clarté éteinte comme celle qu'on voit, paraît-il, dans les yeux des morts. Alors Loth, pour ne pas frissonner (était-ce de froid ou d'angoisse ?), ramenait son manteau contre lui et se rapprochait de ses compagnons, qui n'avaient pas bronché.

Ainsi n'avait-il été sensible qu'à cette alternance, incapable par ailleurs de s'en rappeler le nombre. La durée, par delà ce mouvement, lui semblait aussi uniforme, aussi dépourvue d'angles que le sable autour de lui. Tous deux — le temps aussi bien que le désert — étaient devenus pareils à la mer : récurrence des vagues identiques, interminable retour du semblable après le semblable.

Comme ils avaient fait depuis le départ, les trois voyageurs, la nuit venue, s'étendirent sur le sable et se blottirent l'un contre l'autre pour se protéger du froid. Jusque-là Loth avait dormi au milieu de ses deux compagnons, qui le réchauffaient doublement de leur souffle. Mais ce soir-là, au lieu de lui faire place entre eux, les Anges s'allongèrent côte à côte et s'endormirent visage contre visage ainsi que deux amants. Loth dut donc s'étendre derrière l'un d'eux et se

recroqueviller étroitement pour tâcher de trouver dans son propre corps un peu de chaleur.

Pour la première fois, il se sentit seul. Ses compagnons dormaient tranquillement ; la respiration de l'un répondait exactement à celle de l'autre, comme s'ils ne faisaient que s'échanger régulièrement, d'une poitrine à l'autre, le même souffle.

Les Anges rêvent-ils, se demanda Loth, et cette question lui rappela ses veilles auprès des troupeaux, quand lui seul, parmi ce monde abandonné, laissait l'interrogation longuement diviser son esprit, jouissant par moments de cette conscience qui le séparait, mais le plus souvent envieux de la certitude calme de ses bêtes. Des créatures sans faille pouvaient-elles connaître l'oeuvre discordante du songe, qui oppose au jour sa propre ressemblance et le dresse contre lui-même ? Non, les Anges ne rêvaient pas plus que les moutons : leur sommeil, comme leur veille, était exempt de déchirure.

Loth non plus, en ce moment, ne rêvait pas. Il s'était couché sur le dos, les bras croisés sur la poitrine, et surveillait la nuit. Le ciel lui sembla plus vide et plus lointain que jamais. A l'instar du désert il n'avait ni contours ni forme, si ce n'est là-haut ces milliers d'yeux ouverts, à l'éclat froid, et comme aveugles. Il détourna la vue et, resserrant contre lui les plis de son manteau, il se mit dans la position coutumière des dormeurs.

Mais il eut beau feindre, le sommeil ne vint pas. L'endroit où les voyageurs avaient choisi de se reposer se trouvait au pied d'une pente légère, destinée non pas à les préserver du vent (car il n'y en avait pas), mais à leur fournir, pour le temps de leur halte, au moins l'apparence d'un horizon rapproché, afin qu'ils n'aient pas tout à fait le sentiment que leur sommeil les livrait sans défense à l'espace. Aussi s'efforçaient-ils, à chaque soir, de trouver un lieu quelque peu protégé — une déclivité du terrain, qui d'un soir à l'autre se ressemblait étrangement — afin de se croire moins offerts au désert, tout en sachant combien précaire était leur abri et combien illusoire l'horizon amical qu'ils s'étaient ainsi fabriqué. Voyant qu'il ne dormirait pas, Loth se leva et gravit la

petite pente. Depuis toujours, il avait eu cette habitude, pour échapper au cauchemar ou à l'insomnie, de quitter sa maison en pleine nuit et, traversant le bourg désert, d'aller jusqu'au sommet de la colline voisine pour de là considérer Sodome endormie et retrouver la paix du coeur. C'était au cours d'une de ces randonnées nocturnes, aux portes de Sodome, que les Anges lui étaient apparus.

Mais le seul spectacle, ce soir-là, fut l'ombre de ses deux compagnons. Ainsi réunis, eux qui semblaient pourtant durant le jour si sûrs de leur chemin, ils avaient l'air de deux enfants égarés, s'étreignant en silence contre la peur et le froid. Lequel des deux protège l'autre, se demanda Loth, et lequel est le plus affligé ? Alors, instinctivement, il eut pitié d'eux.

Mais aussitôt, il se rappela qu'il leur avait remis sa propre vie et que sur eux reposaient ses joies futures, au terme de ce curieux voyage où ils l'avaient entraîné. Sa foi, un instant, vacilla. Ou plutôt : s'éteignit complètement, le laissant soudain à une détresse vertigineuse, comme un cri qui ne parvenait pas à s'échapper mais faisait au centre de sa conscience un vide où tout chavirait. Mais le malaise disparut bientôt, quand l'un des Anges — prévenu secrètement de l'angoisse du veilleur — se retourna dans son sommeil et offrit au regard de Loth son visage tranquille et beau, dont la blancheur fit sur le sable une tache de lumière qui rayonnait. Aussitôt revinrent les images bienfaisantes — le puits, les troupeaux, l'épouse promise — et avec elles le calme dans le coeur de Loth qui, pour raffermir sa confiance, passa le reste de cette nuit à prier et à rendre grâces, tandis que le visage du dormeur, au pied de la pente, était comme un feu allumé sur le sable et d'où l'aube sembla naître peu à peu. Alors les Anges s'éveillèrent, et comme s'ils n'avaient même pas remarqué la présence de l'homme, ils se remirent en route vers l'intérieur du désert. En silence, Loth les suivit.



Tout en marchant, il continua longtemps de prier, afin de racheter sa défaillance et de manifester son repentir. Mais

aussi — bien que Loth s'efforçât de chasser cette pensée — il pria par peur, pour dissiper l'inquiétude et les soupçons que lui avait inspirés sa faiblesse de la nuit. Il tâchait de se persuader que ce n'était là qu'un effet de sa propre indignité et de son peu de foi, mais un doute ne cessait, malgré ses efforts, de le tourmenter secrètement : l'instant de vertige qu'il avait connu au spectacle des Anges embrassés laissait à l'arrière-plan de son esprit comme une blessure, le sentiment d'une fragilité. Quelque chose en lui flairait le danger, et c'est pour oublier cette fêlure qu'il récitait intérieurement ses oraisons, croyant que l'image de Dieu, appelée avec force, comblerait ce trou d'ombre. Et pour soutenir sa prière, Loth se rapprocha de ses compagnons, qui comme d'habitude marchaient devant lui ; il fut bientôt au milieu d'eux, prit leur pas, et comme eux leva la tête pour offrir son visage à l'éblouissement du plein soleil.

Il marcha ainsi quelques heures, mais ses yeux ne purent bientôt plus soutenir l'éclat de la lumière. Aussi baissa-t-il de nouveau la tête et se laissa-t-il devancer par les Anges, qui eux fondaient droit dans le soleil, sans détour, comme des flèches. Peut-être d'ailleurs, se dit Loth, la vision de l'oasis attendue leur est-elle à eux seuls donnée, eux que Dieu habite, et n'ai-je alors, homme que je suis, qu'à m'y laisser conduire comme l'aveugle par la main de son guide. Mais ce raisonnement de sa foi ne put faire que le trouble ne revint aussitôt s'infiltrer en lui et lui gâter sa ferveur. C'est donc en homme torturé à la fois par le doute et par le remords que Loth poursuivit désormais la marche qui l'éloignait de Sodome, maudite par Dieu, et le conduisait vers sa métamorphose.

Aussi toutes ses nuits, à partir de là, lui furent-elles un tourment. Car il savait que l'Oeil bienveillant de Dieu le protégeait, mais en même temps il observait l'incertitude naître et s'étendre dans son propre cœur, comme si une part de lui-même, par un étrange besoin (de solitude), se dérobaient obstinément à ce Regard. Loth eut beau prier désespérément pour échapper à cette division, sa prière était vaine, et il cessa bientôt d'y recourir, se contentant d'un abandon, d'une soumission qu'il chercha à rendre le plus

complète, le plus calme possible. L'exaltation disparut cependant, en même temps que s'estompa peu à peu le visage de l'épouse promise, qui finit par se défaire complètement, faute d'espérance.

Ainsi, Loth perdit le goût de l'avenir. Il se mit plutôt à revoir sa femme figée là-bas, au commencement du désert, et que l'air devait avoir maintenant complètement dispersée. Une tendresse l'envahissait à la pensée de cet être qui avait choisi de rester, quitte à périr. Il fut même sur le point d'envisager son sort, tant lui paraissait de plus en plus vain, parfois, ce voyage vers l'inconnu, peut-être sans retour.



Mais au matin, encore une fois, le découragement de Loth disparut, et il se remit en marche derrière les deux Anges. Depuis le soir où ils étaient entrés dans sa maison et lui avaient ordonné de laisser là tous ses biens pour s'enfuir à leur suite au désert, depuis ce premier soir, jamais Loth n'avait entendu une parole sortir de leur bouche. Même entre eux, c'était le silence. Ils devaient se comprendre secrètement, ou plutôt ils n'avaient sans doute aucun besoin de se comprendre, menés qu'ils étaient par le commandement de Dieu. Loth ne s'étonnait donc plus de leur mutisme. Il ne leur demandait que d'être là, et de lui montrer le chemin.

Ils étaient donc partis tous trois dès l'aube. Le désert, toujours le même, n'avait encore ni fond ni direction. Aucune oasis en vue, constata Loth, et il se dit que ce serait sûrement pour le soir ou pour le lendemain. Le soleil, devant eux, consumait déjà le ciel.

Ils marchèrent tranquillement jusqu'au milieu du jour, lorsque Loth, dont le cœur troublé par les veilles était devenu de plus en plus inquiet et divisé, au lieu de garder son esprit tendu vers l'avant, entreprit de résumer pour lui-même le chemin parcouru depuis le matin. Et c'est alors qu'il vit...

Mais il garda le silence. Intérieurement, il se contenta de maudire Dieu et de se moquer des Anges qu'Il avait abandonnés. Un sourire plissa ses lèvres. Mais les Anges ne le

virent pas : ils poursuivirent tranquillement leur ronde quotidienne, guidés comme des héliotropes par la seule brûlure du soleil sur leurs yeux éteints.

Loth, cependant, s'était arrêté, sachant qu'il les reverrait à ce même endroit le lendemain. De lassitude (il se sentait si vieux soudain), il s'assit par terre et, comme une statue, cessa de bouger.

Quand son rire éclata, les Anges, au loin, tournèrent la tête puis se remirent à marcher.

Baie-Saint-Paul/Montréal,
juin-juillet 1973.